

# Le Pixar belge se cache à Forest

## Ben Stassen

Né en 1959, il grandit à Aubel avant d'aller étudier à la KUL puis en Californie. En 1994, il fonde nWave Pictures et réalise ses premiers films Imax en 1997. En 2008, il sort *Fly me to the Moon*, son premier long-métrage. Suivront *Le voyage extraordinaire de Sammy* et ses 43 millions de dollars au box-office puis *Sammy 2, Le manoir magique, Robinson Crusoe et Bigfoot Junior*. Ce 3 avril, c'est au tour de *The Royal Corgi* de sortir en salle. Ben Stassen mise beaucoup sur la Grande-Bretagne qui est folle des petits chiens de la reine. V.L.H.

nWave Pictures est une société dont le travail est reconnu dans le monde entier mais qui reste pourtant discrète en Belgique. Avec « Royal Corgi », son créateur espère toucher 10 millions de spectateurs.

## VANESSA LHULLIER

À deux pas du Wiels, derrière une porte de garage de Forest, se cache un des plus grands studios d'animation européen. Pourtant, rien ne l'indique. Sur plusieurs étages, des créateurs travaillent actuellement sur le prochain long-métrage de la société nWave : la suite de *Bigfoot Junior*, un de leurs succès sorti en 2017. L'ambiance de travail semble plutôt décontractée, façon société américaine de la Silicon Valley, mais à la belge. Pas avec moins de moyens, mais simplement moins de tape-à-l'œil. Seule Sammy, la petite tortue marine, star d'un autre long-métrage, veille sur les travailleurs depuis la coursive. Du fond de l'espace de restauration, un des fondateurs de la société, Ben Stassen, arrive en jean baskets, totalement décontracté. Pourtant il fait partie des grands patrons belges, de ceux qui ont leur entrée dans les milieux artistiques du monde entier. Ses yeux bleus pétillent. Il sourit. Et dès les premiers mots, il ne peut cacher son origine verriétoise. Les mots traînent mais sont teintés d'une touche américaine, reste de ses études suivies à Los Angeles. « C'est gentil de venir me voir et de s'intéresser à ce que nous faisons. »

Tout a commencé un peu par hasard.

Ben Stassen vient d'une grande famille d'entrepreneurs, les Stassen, qui possèdent les boissons du même nom. Seulement, Ben ne veut pas nécessairement travailler dans l'entreprise. « Mon père et mon oncle détenaient chacun 50 % de l'affaire de mon grand-père. Du côté de mon oncle, tous les enfants ont repris la société mais de mon côté, personne ne s'est lancé dans le cidre ! En réalité, je ne savais pas trop ce que je voulais faire. Alors, après ma rhéto, je suis parti faire un an aux États-Unis. En rentrant, je n'en savais pas plus et je me suis inscrit en sciences politiques et sociales à la KUL car je parlais mal flamand. Fin 70, il n'y avait pas beaucoup de Wallons qui faisaient ça. Mon but, c'était d'être trilingue. »

Seulement, de là à rédiger des dissertations dans la langue de Vondel, il y a une ligne que Ben Stassen ne peut franchir. Il demande alors au doyen de faire ses travaux en vidéo. « Et là, j'ai le déclic pour le cinéma. Je veux devenir réalisateur. » Persévérant, il termine rapidement ses études pour s'inscrire à l'USC, l'université de Californie du Sud, d'où sortait un certain Georges Lucas... A cette époque, il se constitue un réseau qui lui servira pour toute sa carrière. « C'était une expérience très enrichissante. »

## Des documentaires de voyage

Son premier contrat, il le décroche d'une manière surprenante. « Il y avait une annonce de recrutement d'un réalisateur pour une chaîne de télévision sur le voyage aux États-Unis. Ils n'avaient pas encore pris de décision et j'y suis allé au culot en présentant un plan financier. J'ai été pris et pendant un an, j'ai fait le tour du monde avec ma caméra. »

C'est justement ce côté entrepreneurial qui permet à Ben Stassen de sentir les bonnes affaires et de faire carrière dans un milieu artistique. « Je pense que je suis quand même un peu créatif, mais c'est vrai que, contrairement à mes camarades de classe, je ne suis pas né avec une caméra dans les mains. Je ne savais pas ce que je voulais faire et je me

suis retrouvé ensuite à produire des films en serbo-croate. »

## La rencontre avec l'image de synthèse

C'est au début des années 90 que Ben Stassen découvre les images de synthèse. En Belgique, la société Little Big One est alors un des leaders mondiaux, au même titre que Pixar. Seulement, l'entreprise n'arrive pas à assumer les coûts des nouvelles technologies qui évoluent alors très rapidement. « J'ai proposé de se lancer dans la fabrication de films pour parcs d'attractions. C'était le nouveau. Tout le monde en voulait. Nous en avons produit un premier qui a été vendu dans des pays du monde entier. Pour 4 minutes de film, nous avions un budget de 35 millions de francs belges (8,7 millions d'euros). Nous avons gagné beaucoup d'argent mais cela n'a pas suffi à sauver Little Big One. Sur ses cendres, à trois, nous avons monté nWave en 1994. »

En trois ans, la nouvelle structure devient un des leaders mondiaux dans la

3D et les films pour les attractions sur rails. Elle produit aussi de nombreux films Imax. La technologie est alors toute nouvelle. « Nous estimons encore aujourd'hui que 250.000 personnes voient chaque jour un de nos films. C'est gigantesque. Sans cette activité, nous n'aurions jamais pu nous lancer dans le long-métrage. »

## Le Pixar belge

En 2006, Ben Stassen propose à ses associés de prendre le dernier virage. « Nous avons 15 millions d'euros de réserve. Soit on se versait des dividendes, soit on se lançait dans le long-métrage. Et on a pris ce pari fou car les salles de cinéma commençaient à séquiper en digital et la 3D arrivait. Notre premier long-métrage, *Fly me to the Moon*, était un des premiers. *Avatar* n'est sorti que dix mois plus tard mais nous avons profité du fait que les salles aient changé leur mode de diffusion pour pouvoir projeter le film de James Cameron. Après, il faut évidemment que la 3D

serve le propos. »

Ce premier long-métrage est un succès. L'entreprise grandit. En 2006, 35 personnes y travaillaient. Aujourd'hui, ce ne sont pas moins de 120 personnes qui viennent tous les jours pour concevoir les futures productions. Les employés sont à un tiers belges, un tiers français et le reste vient du monde entier. Ici, on travaille en français et en anglais et surtout, on imagine le film du début à la fin. « Il y a trois choses que nous ne faisons pas à Bruxelles : l'écriture du scénario, les voix off et la musique. Pour cela, j'ai toujours le même compositeur. Il s'agit de Ramin Djawadi, qui a aussi fait la musique de *Game of Thrones*. C'est un fidèle. »

Pour recruter, Ben Stassen reconnaît que ce n'est pas toujours facile d'attirer les talents à Bruxelles car Paris et Londres font briller leurs yeux. « Il y a une forte concurrence dans le milieu. Avant, Dreamworks avait un recruteur en Europe. Après le premier long-métrage, nous avons perdu la moitié de l'équipe et après *Le voyage extraordinaire de Sammy*, notre plus gros succès, un tiers est parti. A Londres, ils gagnent mieux leur vie mais ils se rendent compte que leur pouvoir d'achat est moindre. A Bruxelles, la qualité de vie est meilleure, alors ils reviennent. »

Ben Stassen souhaite aujourd'hui enregistrer plus de 10 millions d'entrées dans le monde avec *Royal Corgi*, qui est sorti ce mercredi en Belgique. Cela lui permettrait de rentabiliser son investissement. « Nous ne pouvons pas mettre plus de 20 millions d'euros dans un film. C'est trop risqué ensuite. Là, je pense que nous arriverons à être rentables car nous avons déjà vendu le film dans 60 pays. Aux Pays-Bas, nous avons déjà fait 600.000 entrées, ce qui est énorme. En Belgique, on vise les 200.000, ce qui est un gros succès pour un film belge. Je croise les doigts et nous travaillons déjà sur le prochain, qui est la suite de *Bigfoot*. Et j'ai même une idée pour celui d'après. Et ensuite, je prendrai peut-être ma retraite. »

## « Nous restons pour le tax shelter »

Si nWave a décidé de rester à Bruxelles, ce n'est pas réellement pour la fluidité du trafic ou la mise en avant (plutôt rare) des talents de la société mais bien pour le système du tax shelter. « Il faut être honnête. Sans ce système, nous ne pourrions pas financer nos films et nous n'aurions aucune raison de rester en Belgique. On nous met rarement en avant. Même aux Margrites. On passe par moi pour que Puggy vienne jouer la musique originale de *Bigfoot* mais on ne mentionne même pas le film pendant la cérémonie. »

Même si Ben Stassen dit ne pas chercher les récompenses, on sent tout de même une légère amertume, mais qui se dissipe dès qu'il évoque le tax shelter. « En 10 ans, nous avons levé environ 70 millions d'euros via ce système fiscal. Cela signifie un manque à gagner pour l'Etat de 30 à 35 millions d'euros. Mais en même temps, depuis 14 ans, nous avons fait travailler 120 personnes, ce qui représente 6 millions d'euros de masse salariale. Ces gens vivent en Belgique et consomment ici. Donc, le système est intéressant pour tout le monde même si on nous accuse parfois de manger tout le gâteau. Sauf qu'il ne faut pas oublier qu'il ne s'agit pas d'un gâteau fermé. On a le droit de lever autant de fonds que nécessaire. » V.L.H.